

**Zeitschrift:** Revue Militaire Suisse  
**Herausgeber:** Association de la Revue Militaire Suisse  
**Band:** 49 (1904)  
**Heft:** 12

**Artikel:** L'élément moral et la tactique de l'infanterie  
**Autor:** Schaeppi  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-338210>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 30.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## L'ÉLÉMENT MORAL

ET LA

## TACTIQUE DE L'INFANTERIE

---

« Au-dessus de la forme, il y a l'élément moral qui, à la guerre, est le facteur le plus puissant. »

Cette phrase termine la partie tactique de notre Règlement d'exercice pour l'infanterie. Elle appelle l'attention sur un domaine que des officiers non au service actif apprécient difficilement à sa juste valeur, les facteurs à considérer ne trouvant pas leur manifestation dans nos manœuvres de paix.

L'histoire des guerres de tous les temps et de tous les peuples nous apprend que ni le nombre des combattants, ni l'importance des pertes ne décident de la victoire ou de la défaite, mais bien la force morale qui anime encore l'un ou l'autre parti à la fin du combat ou de la campagne. Cette force morale n'est pas indépendante, il est vrai, des effectifs ni de l'état du matériel, mais elle réside surtout dans l'énergie des chefs et de la troupe.

Nul doute que la ferme assurance d'un Frédéric-le-Grand, d'un Napoléon, d'un Moltke n'ait été une des causes principales de leurs grands succès. Toutefois leurs armées elles-mêmes possédaient une supériorité morale qu'on leur croirait suggérée par leurs chefs. L'énergie d'une troupe peut être appréciée d'une façon plus ou moins sûre au degré de sa résistance aux pertes.

Or, par l'histoire comparée des guerres, nous constatons que depuis l'adoption des armes à feu les armées de toutes les nations ont graduellement perdu de leur insensibilité aux pertes. Ce fait est universellement connu et quoique les données statistiques ne soient pas d'une infaillible sûreté, il peut être traduit en chiffres.

Dans les guerres de Silésie, la moyenne des pertes en morts et blessés a été, de part et d'autre, du 17 % environ des combattants ; dans les guerres napoléoniennes du 15 % ; dans la guerre de Crimée 14 % ; dans la guerre franco-allemande 9 % ; dans la guerre de l'Afrique du sud à peine du 5 %.

On prétend parfois que, malgré cette diminution incontestable des pertes totales, les pertes de certaines fractions de troupes ont augmenté ; en d'autres termes, il y aurait une concentration des pertes sur certains points. On prétend encore que la durée des guerres étant en diminution, ces pertes s'accumulent, en une énorme proportion, sur un court espace de temps. Il serait difficile de l'établir par des chiffres ; d'autre part, les preuves contraires invoquées par C. de B.-K., dans son ouvrage *Statistique et facteur moral*, ne me semblent pas absolument certaines non plus.

Nous devons insister sur un autre point : les pertes non sanglantes ont graduellement augmenté, non calculées sur l'effectif des combattants, mais proportionnellement au nombre des morts et blessés. Le pour cent des prisonniers, des soldats séparés de leur corps, bref des « disparus » va croissant au regard des pertes totales.

Ainsi, d'un côté diminution des pertes sanglantes, de l'autre, augmentation graduelle des pertes non sanglantes. N'est-ce pas la démonstration que la crainte des pertes est plus grande dans les armées modernes qu'au temps de Frédéric ou de Napoléon ? De nos jours, on lutte avec moins d'énergie qu'autrefois. A la vérité, crainte des pertes et manque d'énergie ne sont pas termes absolument synonymes ; néanmoins, celle-là donne approximativement la mesure de celui-ci.

Examinons d'où vient la crainte des pertes et recherchons les moyens de la combattre, afin de rendre à la troupe l'énergie qu'elle risque de perdre.

## I

« Plus meurtrières deviennent les armes, moins sanglante est la guerre. » Quelque paradoxale qu'elle semble à première vue, cette affirmation précise les faits allégués ci-dessus sans toutefois nous les expliquer. Il est certain que ce ne sont point les armes elles-mêmes qui sont la cause de la crainte croissante des pertes, mais tout au plus leur effet moral. Plus grandit

la portée des armes à feu, conséquemment la distance à partir de laquelle les belligérants cherchent à se nuire, plus s'allonge aussi la distance où la lutte devient décisive. Autrefois, la bayonnette, le corps-à-corps tranchait le résultat ; aujourd'hui, la simple menace de l'assaut à la bayonnette suffit parfois pour déterminer l'ennemi à la retraite. Nous paraissions tendre vers un moment où le feu seul entraînera la décision non seulement aux courtes distances, mais même aux distances moyennes.

L'effet moral des pertes augmente avec la distance à laquelle on les essuye. C'est la vraie raison de l'importance morale attribuée à l'artillerie, l'arme par excellence du tir à grandes distances, cela même quand elle obtient de très minimes résultats matériels.

Par suite de l'augmentation de la distance de combat, les adversaires se voyent moins bien qu'autrefois. Or, chacun sait qu'on redoute d'autant plus un danger qu'il est moins facile de discerner d'où il nous menace et qu'il nous prend plus aisément à l'improviste. Ces deux éléments, imprévu de l'attaque et ignorance de sa direction, sont précisément ce qui affecte le plus l'âme humaine, soit le moral des chefs et de la troupe. Il y faut chercher la cause essentielle des paniques qui, à toutes les époques et dans toutes les armées, se sont emparées des hommes et parfois des bêtes. Car, l'histoire contemporaine nous a appris que les mulets eux-mêmes y sont sujets.

Jadis, les adversaires, enveloppés de fumée, ne se voyaient qu'aux distances les plus rapprochées ; mais cette fumée marquait plus ou moins exactement les positions. Actuellement, il devient de plus en plus difficile de reconnaître les positions d'un ennemi bien retranché, et cette difficulté augmentera encore avec l'introduction des uniformes de couleur neutre. Cette invisibilité de l'ennemi, le vide du champ de bataille semble avoir produit un énorme effet moral sur les troupes anglaises dans l'Afrique du sud. Il est plus que probable que là est la cause de cette crainte des pertes si surprenante dans les rangs anglais. Comment expliquer autrement que des mercenaires anglais, de valeur à peu près équivalente, se soient retirés à Spionskop devant un ennemi inférieur en nombre de moitié avec environ 7 % de pertes, tandis que, 50 ans plus tôt, à Inkerman, ils ont lutté neuf heures durant contre les Russes deux fois plus forts et supporté 23 % de pertes ?

L'influence morale des armes modernes est, pour une bonne part, dans la « crainte des pertes » qui se manifeste de nos jours. Elle ne suffit cependant pas à l'expliquer complètement d'autant moins que les blessures produites par les armes à feu modernes sont moins cruelles et moins horribles à voir que celles d'autrefois. Nous devons donc chercher ailleurs une cause psychologique pour expliquer la diminution d'énergie des combattants.

Faut-il croire que nous avons en général moins d'énergie que nos ancêtres ?

On pourrait le penser si l'on considère les deux exemples suivants :

A la bataille de Zorndorf, la victoire avait été achetée fort cher par les soldats de Frédéric, des mercenaires : 33 % de pertes en morts et blessés. C'est pourtant à ces troupes-là que le roi lança son mot bien connu : « Vauriens, vous voulez donc vivre éternellement ! ». — A la bataille de Colenso, les Boers qui luttèrent pour leur indépendance en eurent assez après avoir subi 1,5 % de pertes. Et nous les proclamons des « héros » !

Admettons que nous soyons plus nerveux que nos aïeux. Il se peut aussi que les pastorales des apôtres de la paix et la rareté comparative des guerres exercent une certaine influence. Mais, précisément, ces deux derniers arguments ne peuvent être allégués quand il s'agit des fermiers et chasseurs boers.

Or, il est certain que, depuis un siècle environ, une autre qualité apparentée à l'énergie combattante a sensiblement diminué aussi : j'entends l'aptitude à la marche. Nous ne le constatons pas seulement à la réduction des parcours, mais surtout à la fraction plus élevée des « pertes de marche ». Celles-ci, nous pouvons les observer en temps de paix. Comparons les marches de l'armée allemande dans la guerre de 1870-71 à celles énormes des infanteries de Napoléon, éprouvant des pertes de marche de 20 % au maximum, quoique chaque soldat portât son uniforme de parade et quatre jours de vivres ! Les pertes de marche de l'armée prussienne ont été calculées par M. de Lettow-Vorbech. N'entrons pas dans les détails ; notons seulement qu'il les évalue à 20 ou 30 %, alors que les étapes, même les plus longues, n'approchent pas de loin celles de l'armée napoléonienne.

Quelles sont nos distances d'étapes et nos pertes de marche

dans nos courtes manœuvres de paix, où le fantassin ne porte qu'une seule ration et des cartouches à blanc ? La statistique me fait défaut pour répondre à cette question ; je crois cependant, en me basant sur mes propres observations, que les présomptions pour le cas de guerre ne sont point favorables.

Je voudrais encore insister sur ce point que les besoins des troupes ont grandi, preuve en soit l'augmentation du nombre des voitures portées de une à dix par bataillon.

Mais revenons à l'effet moral des armes à feu modernes et à l'accroissement des pertes non sanglantes.

La statistique nous renseigne assez exactement sur le nombre des prisonniers et manquants, mais elle ne nous dit pas ce que ces manquants sont devenus. A l'époque de la tactique linéaire, on comptait peu de « disparus » ; il n'y en avait guère que dans les batailles où l'on était forcé d'aborder un terrain accidenté et couvert, ce que l'on évitait le plus possible. Dans les guerres de la Révolution, les « disparus » sont nombreux. Ils diminuèrent sous Napoléon, mais dès lors vont en nombre croissant. Si les journaux nous ont bien renseignés, le pour cent des disparus dans la guerre sud-africaine a été énorme. Ces faits ne sauraient être attribués au terrain ; ce dernier n'expliquerait ni la diminution des « disparus » sous Napoléon, ni leur considérable augmentation dans l'Afrique du sud. Les armées napoléoniennes n'ont pas choisi un terrain découvert, et les Anglais au Transvaal attaquaient dans de vastes plaines où l'on ne se « perdait » guère sans le vouloir. Nous ne saurions donc attribuer une grande influence au facteur terrain.

Nous admettrons plutôt que le principe tactique de la dissémination pour le combat, l'ordre dispersé, est en rapport direct avec la progression des disparus.

La tactique linéaire pratiquait les formations étroitement serrées ; les armées de la Révolution combattaient exclusivement en tirailleurs ; sous Napoléon les « voltigeurs » seuls tiraillaient ; de nos jours l'infanterie ne tire plus qu'en tirailleurs et ceux-ci agissent tous écartés les uns des autres.

Moins serrés sont les rangs, plus il devient difficile de conduire et surtout de surveiller les hommes ; qui veut s'égarer le peut aisément. Or, sinon la statistique, au moins les témoignages d'un grand nombre d'officiers expérimentés qui ont le courage d'aborder ce sujet pénible, nous attestent la progression des

disparus volontaires. On ne les trouve pas seulement chez les Chinois lâches, mais dans les vaillantes nations européennes. Le chiffre des « tire-pieds » s'est accru d'une façon effrayante. Un écrivain les a qualifiés de « peste du champ de bataille moderne ». Nous voyons la cause de ce fait honteux dans l'insuffisance du commandement et de la surveillance au combat, dans l'affaiblissement de la contrainte morale et physique, absolument indispensable à toutes les armées et à toutes les nations.

En résumé, la moindre énergie apportée au combat ne doit être attribuée que pour une part minime aux facteurs mécaniques et matériels. Elle a des causes psychiques : d'une part l'exagération où l'on tient la puissance des armes à feu ; d'autre part, l'affaiblissement dans l'action du commandement ; et ces deux causes sont rendues plus sensibles par l'amollissement des caractères, conséquence de nos conditions actuelles d'existence.

## II

Un mal étant reconnu, notre devoir est de le combattre. Comment remédier à celui que nous venons de diagnostiquer.

Pour obtenir un relèvement moral, on aurait tort de compter trop sur les moyens matériels. La forme, les prescriptions écrites ne sauraient être d'un grand effet. Et si la question : « comment conduire nos troupes à l'ennemi avec les moindres pertes possibles ? » est pleinement justifiée en tant qu'il s'agit de formations réglementaires, elle doit être formulée comme suit sur le terrain psychologique : « Comment conduire nos troupes à l'ennemi *malgré* toutes les pertes ? »

Nous avons indiqué comme première cause de la crainte des pertes l'exagération où l'on tient la puissance matérielle des armes à feu. Cette crainte provient premièrement de la perspective d'être touché, puis d'un état de nervosité provoqué par le sifflement des balles. Des officiers ayant l'expérience de la guerre assurent qu'il en résulte une dépression morale, même avant toute perte, surtout chez la troupe qui marche au feu pour la première fois.

En temps de paix, on peut exercer la prophylaxie de cette peur en répétant souvent le refrain militaire bien connu : « Et tant de balles ne touchent pas. » Au combat, l'exemple des supérieurs est seul efficace. La surexcitation nerveuse commençant

par l'ouïe, on peut la paralyser aussi plus ou moins à l'aide des sons dont l'oreille a pris l'habitude : le commandement strident, les appels du chef, parfois aussi le bruit des tambours et des trompettes. Je ne puis m'empêcher d'exprimer ici ma conviction que le mépris de ce facteur psychologique est précisément le côté le plus faible de la soi-disant « attaque d'infanterie allemande 1902. »

Soustraire l'homme à l'influence de l'exemple, de la voix et du regard du chef au début de l'atteinte morale, ne peut conduire qu'à l'arrêt du mouvement et à la poltronnerie. On n'y pourrait songer que si l'on avait affaire à des hommes accoutumés à la guerre, ayant acquis une sorte d'instinct des situations dangereuses ou non. Tels, les Boers, dans la seconde moitié de la guerre. Chez nous cette qualité ferait défaut, du moins à l'entrée en campagne.

Un autre moyen de combattre l'excitation nerveuse est l'effort corporel, le mouvement ; mais il n'est à la portée que de l'agresseur. C'est une des raisons pour lesquelles l'offensive est plus efficace, au point de vue moral, que la défensive.

L'ambition et la honte de se montrer poltron devant autrui sont deux sentiments innés à l'homme et un excellent stimulant contre la peur et la nervosité. Qui de nous n'en a fait l'expérience. Une course de montagne risquée est bien plus facile en compagnie que seul. Au rallie-papier, menant le train, nous franchissons sans hésiter les obstacles, les fossés les plus larges, les barrières les plus hautes, tandis que, seuls, nous nous surprenons à nous consulter et nous y prenons à deux fois avant de donner de l'éperon. Preuve de plus que dans une situation dangereuse nous ne devons pas soustraire nos hommes à l'influence de l'ambition et de la honte, même si le danger n'est qu'imaginaire ; nous ne devons pas les laisser s'éloigner les uns des autres jusqu'à ne plus se voir et se bien voir. En temps de paix déjà nous cultiverons tous les moyens de stimuler l'ambition du courage et la honte de la faiblesse.

Jusqu'ici nous n'avons eu en vue que le danger imaginaire. Venons-en à la bataille, au danger réel.

Napoléon, qui se connaissait si bien en hommes, disait un jour qu'un officier ne pouvait jamais être taxé de brave ; on pouvait dire seulement qu'en telle ou telle circonstance, il s'était montré brave. Si tel est le cas, en temps de guerre, pour des



officiers, soit des hommes qui ont choisi volontairement une carrière de combats et de dangers, combien plus sera-ce pour les simples soldats qui dans la guerre n'ont aucune ambition personnelles ? N'est-il pas compréhensible qu'un homme pâlisse à la vue des premières victimes du combat, qu'il éprouve momentanément un affaissement moral, une terreur panique parfois qui lui fait oublier pendant un instant, ambition, honte, devoir, emploi de l'arme, bref toutes les qualités guerrières. Qu'un soldat pareillement effrayé cherche, même inconsciemment, un abri dans le terrain, réel ou supposé, et ne sorte de sa léthargie que quand ses camarades l'ont dépassé, vous avez l'explication comment un homme même habituellement courageux peut se transformer en un « tire-pattes » et prendre la clé des champs. Plus que probablement aucun effort de réflexions ne l'arrachera à cet état d'âme. Il lui faut une puissante impulsion venant du dehors : ordre impératif, commandement, coup de crosse ou même menace de mort. Plus cette impulsion sera soudaine, plus elle sera efficace. Sans elle, l'homme qui revient à soi, se met à réfléchir. S'il est brave, il fera son devoir, à moins qu'il ne soit trop tard. Moins vaillant, il restera couché jusqu'à ce qu'il soit rappelé à son devoir par des circonstances extérieures. Quant aux lâches, n'en parlons pas ; hélas ! on en trouve partout. Donc il faut une impulsion du dehors, et celle-ci ne peut être donnée que par des officiers, des camarades ou des serre-files à portée immédiate. Plus ces personnes seront éloignées, moins efficace se fera sentir leur influence.

Nous sommes arrivé ainsi à ce que nous avons déclaré la deuxième cause de la peur des pertes : l'affaiblissement de l'action du chef. La tactique linéaire, avec ses formations et évolutions coude à coude n'en souffrait point. L'ordre serré était appliqué d'une manière si stricte et si machinale que les feux même s'exerçaient mécaniquement, ceci d'autant plus que l'ancien fusil à crosse droite ne permettait pas de bien viser. C'était l'époque de la mise en joue mécanique et horizontale qui avait encore ses partisans il n'y a pas si longtemps.

Nous faut-il en revenir sinon au « drill » dans le tir, du moins au « drill » dans les évolutions ? On serait tenté de l'affirmer et il en fut question après la guerre de 1870-71. Je rappelle les propositions faites par les « Rêveurs des nuits d'été, » dont on a beaucoup parlé jadis. Elles se proposaient de grandir l'in-

fluence des chefs en adoptant la ligne serrée sur un rang comme formation fondamentale de combat. C'était une tactique linéaire modifiée en ce que la ligne sur un rang remplaçait l'ancienne formation sur deux ou trois rangs; les sections étaient au surplus séparées par des intervalles, et alignées les unes sur les autres, autant qu'il fallait pour ne pas se gêner dans l'exécution des feux. La pratique de cette formation de combat et principalement le ralliement sur le centre, était l'alpha et l'oméga de toute instruction militaire.

Ces procédés n'ont pas eu de suite. De nos jours on n'en parle plus. Pourquoi? Parce qu'on a bien vite reconnu que les armes perfectionnées réclamaient un maniement plus soigneux et plus calme, exigeant des coudes à l'aise, ce qui n'est pas facile dans les lignes serrées. Si nous voulons tirer profit de nos fusils, il faut laisser aux hommes la liberté des bras dans toutes les positions de feu, debout, à genou, couchés.

Un autre motif de ne pas revenir au rang serré est précisément celui qu'invoquaient les partisans de la mise en joue mécanique et horizontale à l'époque de la tactique linéaire. Bien que nous nous efforcions de faire de chaque fantassin un tireur de précision, nous devons néanmoins compter avec les coups non visés, surtout au début du combat. Sur ce point les officiers ayant l'expérience de la guerre ne nous laissent aucun doute. On aurait tort de croire que les Suisses soient d'une nature si tranquille et si calme qu'il ne saurait être question chez eux de tir sans viser. Qu'on demande leur opinion aux anciens officiers des régiments de Naples et de Rome, qui ont conduit des troupes suisses au combat. Je cite surtout le témoignage de feu le colonel Henri Wieland, ancien capitaine de carabiniers au service du roi de Naples, qui exerça spécialement le feu en tirailleurs.

Certes nous sommes partisans du tir de précision; nous estimons que plus l'homme aura été accoutumé à viser soigneusement en temps de paix, plus vite il sera capable de vaincre au combat son agitation nerveuse et de commencer un tir bien visé. Mais ne nous illusionnons pas; la faiblesse humaine est toujours à l'affût, que le soldat manie un antique mousquet ou le fusil de petit calibre. Nous n'éviterons pas la simple mise en joue et la meilleure manière d'obtenir qu'elle soit horizontale est de faire appuyer l'arme. Mais encore faut-il que l'homme trouve

une place où se nicher dans le terrain et quelque espace pour se ménager, le cas échéant, un point d'appui à l'aide de sa bêche et de ses mains. Dans l'ordre serré, impossible. L'ordre dispersé est indispensable. Nous pourrions toutefois parer mieux aux inconvénients de ce dernier. Gardons-nous surtout des formations trop clairsemées, au moins là où des raisons psychologiques nous engagent à garder nos hommes strictement en main.

On parle de pertes « énormes » qui obligeraient à étendre les lignes de tirailleurs le plus possible. En réalité ces pertes « énormes » sont bien moins considérables que celles de l'époque de la tactique linéaire. Partout où l'influence directe du chef est particulièrement désirable, il faut la ligne de tirailleurs dense. C'est principalement le cas dans l'attaque, où la ligne de feu doit se porter en avant. En outre, des raisons purement techniques nous imposent la ligne de tirailleurs dense, car l'efficacité du tir est plus importante que la protection.

Il est du reste parfaitement juste de recommander aux subdivisions, aux sections surtout, le contact sur le centre, cela pour éviter des intervalles et faciliter l'action des officiers. Cette théorie a conservé toute sa valeur. Son application est aussi un excellent moyen de prévenir, dans la mesure du possible, le mélange des unités.

Mais l'important est de reprendre le « drill », tombé peu à peu en désuétude, en l'appliquant à l'instruction de la ligne de tirailleurs. Tel est le moyen réellement efficace de remédier à la crainte des pertes et de rendre au combat sa vigueur, car la diminution de celle-ci n'a pas pour cause le changement des formations de combat, c'est-à-dire le remplacement de l'ordre serré par l'ordre dispersé, mais le fait qu'on n'a pas su tirer, pour l'instruction du combat, la conséquence logique de cette transformation. *En temps de paix, l'effort principal doit porter sur le dressage de la ligne de tirailleurs en terrain accidenté ; c'est à ce travail que nous devons consacrer la majeure partie du temps disponible.*

On ne l'a pas fait jusqu'ici, ni chez nous, ni dans n'importe quelle autre infanterie. On continue à consacrer et sa peine et son temps à appliquer le « drill » à l'ordre serré, s'imaginant que par la discipline obtenue dans l'ordre serré, on obtient par voie de conséquence la discipline dans l'ordre dispersé. Les

Anglais au Transvaal ont démontré combien cette théorie était erronée. Mais il n'en faut pas conclure que le « drill » soit suranné et qu'il faut se borner à une instruction à la chasseur. Ce serait tomber dans l'autre extrême. L'histoire nous permet déjà de constater les résultats d'un tel procédé, qui ne tient pas compte de l'élément psychique. Les armées de la Révolution et plus encore les Boers ont montré que la crainte des pertes est due avant tout à la diminution de l'influence des chefs.

Quand nous aurons établi que cette influence des chefs ne nous est plus si nécessaire, quand, par exemple, nos troupes montreront l'énergie de l'infanterie prussienne à Kolin, qui se retira dans un ordre parfait après avoir subi 60 % de pertes sanglantes, alors nous pourrons songer davantage au travail individuel du soldat. Je répète encore, pour éviter tout malentendu, que je ne méprise nullement une éducation qui s'attache à obtenir de chaque soldat qu'il travaille individuellement et isolément au combat, mais à mon avis un accroissement de l'influence des chefs est néanmoins l'essentiel.

On dit l'énergie humaine en décadence, conséquence de notre mode de vivre. Les résultats du recrutement dans tous les pays témoignent en effet de l'endurance décroissante des générations contemporaines. J'en vois la raison dans la diminution des efforts corporels dans la lutte pour l'existence. Mais cette diminution ne serait-elle pas compensée par une augmentation de l'endurance psychique résultant de la progression des exigences morales? Quoi qu'il en soit, une éducation de cette nature est du domaine de la famille et des écoles; elle n'incombe pas à l'enseignement militaire. Aussi bien la pratique de la vie contribue-t-elle pour la plus grande part à cette éducation. Mais cela ne nous dispense pas de saisir toutes les occasions de cultiver et d'augmenter le lot d'énergie de la troupe et de ses chefs. Je ne suis pas convaincu que nous suivions toujours la bonne voie sous ce rapport. Que de fois ne dorlote-t-on pas la troupe soit dans les cantonnements, soit en lui assurant une alimentation par trop copieuse, soit même par crainte de trop exiger d'elle! Soyons plus sévère, plus durs à nous-mêmes; ne nous laissons pas intimider par les apôtres d'un humanitarisme exagéré. L'impératif catégorique « Il faut » n'a pas moins d'importance aujourd'hui qu'autrefois.

Je ne puis pas m'empêcher de signaler encore un symptôme,

particulier à notre armée. Dès qu'une troupe se distingue par un esprit d'offensive hardi et énergique, on jette les hauts cris, on la blâme de ne pas respecter le feu ennemi. On a même proposé de donner aux officiers des tabelles d'efficacité probable du tir ennemi. Comme s'il était possible de schématiser l'efficacité du feu d'un ennemi à couvert. C'est la mission des juges de camp de faire respecter le feu et d'empêcher des situations ridicules ; c'est fâcheux s'ils n'en sont pas capables. Pour le reste réjouissons-nous si nous constatons encore dans notre infanterie le véritable esprit militaire. Il n'y a pas grand mérite, c'est vrai, à se montrer brave aux manœuvres ; mais un soldat toujours prudent dans les manœuvres de paix, risquera fort, en temps de guerre, de perdre toute énergie à force de prudence. Je ne prétend pas qu'on doive se jeter à la mêlée les yeux fermés. Certes non, car plus nos armes sont perfectionnées, plus le tempérament flegmatique aura l'avantage sur le tempérament cholérique, mais le premier a d'autant plus besoin d'une impulsion énergique. Car plus que jamais le succès des armes dépend du véritable esprit militaire, lequel est fondé sur une énergie de fer. Les renseignements sur la guerre actuelle nous le répètent chaque jour.

SCHAEPPI, major.

